

HISTOIRES DE RENCONTRES

(par l'Atelier d'écriture de l'ALM)

I - Rose, jasmin, bois et champs

C'était il y a dix ans. Je revenais par le train de Paris après un séjour d'une semaine passée au chevet de ma grand-mère Eugénie, très âgée et gravement malade. Je l'avais laissée à regret sous la garde de sa fille, le matin même, avec la quasi-certitude de ne plus la revoir vivante. Tout au long du trajet, j'étais muré dans mes tristes pensées, ressassant à l'envi les beaux moments de la saga familiale, les parties de cache-cache avec mes cousins par les beaux après-midis de juillet, l'odeur des confitures de framboise dans la grande bassine en cuivre ou la saveur de l'omelette aux cèpes dont Eugénie savait nous régaler !

À la gare de Limoges-Bénédictins, une jeune femme était venue occuper l'unique siège vide à côté du mien. J'avais à peine ressenti sa présence, ponctuée pourtant d'un « Excusez-moi, Monsieur, puis-je m'asseoir ici ? » auquel j'avais répondu d'un signe de tête évasif tout en me tournant ostensiblement vers le paysage automnal défilant derrière la vitre. Pourtant, après une demi-heure de silence, elle s'était tournée vers moi pour engager la conversation par des banalités météorologiques. La politesse, ancrée chez moi depuis près de cinquante ans, m'avait alors obligé à me tourner vers elle et j'avais découvert une beauté scintillante derrière un large sourire, un regard vert lumineux qui m'avait subjugué dans l'instant même où je le découvrais, une chevelure blonde ondoyante sur un chemisier blanc très strict... Je n'ai qu'un vague souvenir de notre conversation pendant le court trajet avant ma descente en gare de Brive, sinon qu'elle m'avait appris qu'elle s'appelait Julie, qu'elle prolongeait son trajet jusqu'à Toulouse où elle allait passer un entretien pour un poste de chef de chœur dans le département de la Haute-Garonne. Lorsque je me suis levé de ma place en lui serrant la main courtoisement, j'emportais avec moi quelques notes d'un parfum délicat, une senteur mélangée de rose et de jasmin, de bois et de champs, fragile et puissante ...

Pendant les semaines qui ont suivi cette brève rencontre, son image est revenue souvent habiter mes rêves et mes fantasmes, dans la solitude de mes nuits agitées, sans compagne depuis mon récent divorce. Des mois après, elle revenait encore parfois visiter mes pensées, lorsque je croyais la reconnaître dans une silhouette féminine au hasard d'une rue.

Je ne devais pourtant la revoir que deux ans plus tard, lors d'un séjour chez mon fils dans sa petite maison du Lot. Toute la famille était conviée ce soir-là dans l'église du village pour le concert donné par la chorale dont faisait partie ma belle-fille. Ce samedi 19 décembre 2012 à 21 h m'a laissé un souvenir bien mélancolique... J'ai redécouvert par hasard, pas plus tard qu'hier, en effectuant quelques rangements, caché au fond d'un tiroir, le dépliant annonçant ces chants de Noël. C'est d'ailleurs à ce moment que m'est venue à l'esprit l'idée irrésistible de noter les présentes lignes dans mon journal en cours... Nous étions partis très en avance, pour nous installer au premier rang, mes petits-enfants voulant voir de près leur maman-chanteuse dans toute la splendeur de son écharpe rouge ! Quelle ne fut pas ma surprise à l'entrée des choristes de reconnaître juste devant moi la belle inconnue du train ! Avant même de la voir, était remontée des tréfonds de ma mémoire olfactive une fragrance que j'avais reconnue, rose ancienne, jasmin oublié, souvenirs champêtres... C'était bien elle, que je découvrais debout cette fois, dans la sveltesse de sa robe-fourreau d'un noir scintillant, sublimée par les amples mouvements de ses bras et de tout son corps, les ondulations de son opulente chevelure blonde, entraînant l'ensemble du chœur vers le haut des voûtes romanes par la magie des chants de Noël. J'étais tétanisé, le dos cloué au dossier du banc de bois,

incapable de porter attention à Elise, mon impatiente petite-fille de quatre ans qui me tirait par la manche en chuchotant « Regarde, Papi, la belle dame devant, on dirait une sirène ! ». Le concert terminé, Corinne, ma belle-fille, autour de qui nous étions tous rassemblés, nous présenta quelques amis et c'est ainsi que je me retrouvai à un moment face à Julie, la nouvelle cheffe de la chorale. Je n'ai jamais su si elle avait reconnu en moi son fugitif voisin de train, j'ai longtemps voulu le croire par le regard soutenu que nous avons échangé, sans qu'aucune parole ne soit échangée...

Souvent, au cours des cinq années suivantes, j'ai été tenté d'entrer en contact avec ma belle Julie – c'est ainsi que je l'appelais dans les profondeurs de mes pensées les plus secrètes. Mais, je ne sais pourquoi, je n'ai jamais osé franchir le pas... Peur d'être repoussé, crainte du regard de mes enfants, manque de courage... La vie parisienne trépidante, l'intensité de mon travail dans la jeune start-up informatique dont j'étais le doyen, le sentiment de liberté que m'offrait ma vie de célibataire libre de toute entrave, tout cela fit que Julie resta pour moi un rêve secret, une ombre floue, un parfum évanescent...

Il est temps à présent que j'évoque notre troisième et ultime rencontre. J'étais arrivé la veille dans ce petit village corrézien, invité pour fêter l'anniversaire d'un vieil ami. En attendant l'heure où il devait me conduire à la gare de Brive pour reprendre mon train pour Paris, il me proposa de faire le tour des vieilles ruelles pour admirer en cette fin d'été, les clochetons couverts d'ardoises, les bâtisses de pierre rouge, les murets et les fontaines dans une profusion colorée de dahlias et de géraniums... Soudain, les cloches se mirent à carillonner et nous vîmes, arrivant vers nous, un joyeux cortège qui se dirigeait vers l'église toute proche. Avançant à pas comptés comme une reine au bras de son jeune époux, Julie, la Julie de mes songes inavoués, portait, ce jour-là, ses cheveux blonds relevés en un chignon bouclé, parsemé de fleurs roses. Sa taille fine était prise dans une robe de dentelle d'un blanc immaculé, prolongée par un vapoureux voile de mariée... Avant même de l'avoir reconnue, c'est encore une fois le chatouillement de mes narines réactivé par le parfum de ma belle à jamais inconnue, qui avait réveillé le rêve ancien, pour toujours inaccessible... Rose, jasmin, bois et champs...

Marie-Thérèse Laborde

II - La Dame Blanche

Je regardais d'ordinaire avec plaisir les feuilles mordorées se détacher du grand platane et glisser lentement vers le sol en se balançant doucement devant ma fenêtre. Ce jour-là cependant, je ressentais leur chute comme des clins d'œil ironiques à la page qui restait blanche sur mon bureau. La pluie s'était mise elle aussi à tomber en continu achevant de troubler le foisonnement habituel de mes idées. J'étais un écrivain à l'esprit totalement vide.

A la faveur d'un rayon de soleil, je décidais donc d'aller marcher le long de la plage en quête d'une inspiration surgie du bruissement du vent, de l'ondulation des vagues ou du vol de quelques mouettes égarées.

Les téméraires qui, comme moi, avaient revêtu blouson et capuche pour se risquer à l'aventure étaient fort peu nombreux. Tout au plus une dizaine éparpillée sur la grande étendue sablonneuse dont la monotonie incitait plutôt à écourter les promenades. C'est alors

que j'aperçus, se découpant sur le paysage, à environ une encablure de moi, une étrange silhouette blanche et longiligne recouverte d'une légère brume écumeuse floutant ses contours. Elle semblait surgie des eaux, insaisissable, irréelle, dansant sur les vaguelettes qui s'échouaient sur le sable tandis que sa longue chevelure ondulait sous le souffle du vent. Dans son état d'errance créatrice, mon esprit était, à ce moment-là, prêt à croire en n'importe quel mirage mais un sursaut cartésien me poussa à approcher l'apparition.

Au fur et à mesure que j'avançais vers cette fantomatique dame blanche qui commençait à m'entraîner dans une douce rêverie, je m'évertuais, craignant de la voir disparaître dans l'onde, à ne faire ni bruit ni mouvement excessif. Au rythme de ma progression, je découvrais de plus en plus distinctement ses traits et commençais à reléguer au loin mes fantaisistes idées d'ectoplasme lorsque, soudain, je vis se précipiter, droit sur elle, deux jeunes enfants chaudement emmitouflés qui, chaussures à la main, la rejoignirent dans l'eau pour l'éclabousser joyeusement. Je me risquai alors à approcher le petit groupe et découvris une jeune femme, vêtue d'un long imperméable blanc, dont le sourire éclatant illumina soudain ma mélancolie. Contre toute attente, je l'entendis prononcer ces mots engageants :

— Vous nous rejoignez ? Chiche !

Je ne sais pourquoi, je me déchaussai, retroussai mon pantalon et me mis moi aussi à sauter dans les vaguelettes sous une légère bruine qui accompagnait nos joyeux ébats. Malheureusement, le ciel s'assombrit très vite et les gouttelettes cristallines firent place à une trombe d'eau en furie nous contraignant à battre rapidement en retraite. Trempés, chacun fuyant dans des directions opposées, nous eûmes juste le temps de crier :

— Je m'appelle Thérèse

— Moi, c'est Damien.

De retour à la Maison, séché et réchauffé, je repensais à cette curieuse rencontre en savourant un thé bienfaiteur. C'était une histoire sans lendemain, une parenthèse gaie et apaisante que je choisis de déposer sur une étagère de ma mémoire.

Deux ans plus tard, je me trouvais à Sarlat, dans le Périgord noir, pour la promotion de mon dernier roman. J'étais logé chez des amis qui faisaient tout pour rendre mon séjour des plus agréables. Ce soir-là, ils avaient décidé de m'emmener visiter le château de Puymartin et participer ensuite, sur place, à une soirée festive avec animations diverses, stands de jeux, restauration et, pour terminer, feu d'artifice.

Je m'étais donc laissé conduire jusqu'à ce très bel édifice que je découvris sous la houlette d'un guide passionnant qui nous conta son histoire et point n'omit, comme il se doit, d'évoquer la légende du fantôme de la Dame Blanche censé hanter les lieux. Nous nous retrouvâmes par la suite assis à l'une des tables dressées pour déguster les délices périgourdins tandis que quelques artistes et musiciens de diverses factures assuraient une chaleureuse ambiance.

La soirée touchait à sa fin lorsque mon regard fut attiré par une jeune femme quittant une table pour s'éloigner vers la sortie. Cette silhouette, cette chevelure, me rappelèrent soudain cet après-midi insolite où j'avais partagé une espièglerie enfantine, au bord d'une plage, avec une inconnue. Je chassai très vite cette image furtive d'autant que les lumières commençaient

à baisser et la musique à s'adoucir. Une onde à la fois craintive et curieuse parcourut le public et je levai instinctivement les yeux vers le ciel.

Les projecteurs balayaient les murs de tons pastel tandis qu'un lourd silence s'était mis à peser sur les spectateurs mais rien de particulier ne se passait. Soudain, les premières fusées du feu d'artifice vinrent illuminer le ciel sous des interjections admiratives et le crépitement des applaudissements. Je regardais le spectacle avec un cœur d'enfant et c'est à ce moment-là que je vis apparaître, sur le chemin de ronde, une silhouette blanche et longiligne aux contours floutés par les voiles qui la drapaient. Un murmure de stupéfaction s'éleva du public ravi de voir apparaître et déambuler le fantôme de Dame Thérèse de Saint-Clar mais, a contrario, je me sentis soudain très mal car, autant qu'il m'était possible de l'apercevoir, le visage de cette femme était trait pour trait celui de mon apparition du bord de mer.

Une fois le spectacle terminé, nous nous dirigeons vers le parking lorsque je vis une silhouette vêtue d'un imperméable blanc sortir du château avec, sous le bras, une longue robe de la même couleur. La jeune femme marqua un temps d'arrêt à notre approche et je crus voir un sourire se dessiner sur ses lèvres. Elle fit un pas en notre direction puis se ravisa et monta dans sa voiture. Pour la deuxième fois, Thérèse s'éclipsait de ma vie.

Deux années s'écoulèrent encore. Je n'avais pas manqué d'interroger mes amis sur cette Dame Blanche du château de Puymartin. Ils m'avaient expliqué que ce rôle était tenu par des intermittents du spectacle et même, parfois, par des jeunes femmes des alentours qui se relayaient pendant la saison touristique. Cette réponse n'avait guère satisfait ma curiosité mais engager de véritables recherches me paraissait à la fois incongru et destructeur pour l'aspect magique de nos rencontres. J'attendais donc que l'espièglerie du hasard nous remette un jour face à face.

Au gré des saisons, je multipliais mes promenades de bord de mer m'attendant toujours à voir une femme et deux enfants de ma connaissance s'ébattre dans les vagues mais, j'avais beau sillonner le rivage de long en large, rien de ce que je souhaitais n'apparaissait.

J'avais du mal à comprendre comment une inconnue pouvait me troubler à ce point. Hormis les circonstances particulières de nos rencontres, rien ne nous liait et pourtant sa place dans mon existence grandissait au fur et à mesure de son absence. Je me risquai alors à lui donner vie près de moi. D'une plume tout d'abord un peu hésitante, je créai un personnage lui ressemblant physiquement et autour duquel je construisis une histoire simple mais épicée d'un soupçon d'étrangeté. L'entreprise était d'autant plus délicate que je ne connaissais rien de celle que je décrivais telle que je la rêvais au fur et à mesure que les fantomatiques pages blanches disparaissaient sous mon écriture. Il me fallut peu de temps pour terminer ce roman que j'intitulai tout simplement « La Dame Blanche ». Il était difficilement classable dans une catégorie bien déterminée et c'est peut-être un peu grâce à cette originalité qu'il eut très vite un franc succès.

En ce début d'automne, saison de la rentrée littéraire, je me retrouvai donc dans la grande librairie Mollat de Bordeaux pour dédicacer « La Dame Blanche ». La file qui s'étirait devant moi était longue et la nuit commençait à tomber lorsque je pus enfin quitter mon poste. Après quelques échanges avec des lecteurs encore présents et les responsables qui m'avaient accueilli, je pris congé et m'engageai dans la rue Vital Carles pour regagner mon hôtel. C'est alors que je vis, non loin de moi, marchant d'un pas rapide, une silhouette féminine dont le

long ciré blanc scintillait sous les lumières du soir. J'allais accélérer le pas pour la rejoindre lorsqu'une voix s'éleva derrière moi :

— Damien, attendez !

Je me retournai et reconnus l'un des employés de la librairie qui me tendit une petite enveloppe en précisant :

— C'est une jeune femme qui a laissé cela pour vous tout à l'heure. Elle a précisé que c'était très important.

Je saisis le pli en remerciant le jeune homme puis l'ouvris rapidement. A l'intérieur se trouvait un petit bristol blanc sur lequel était écrit ce simple mot : « Merci ». Je me retournai vivement à la recherche de mon étrange inconnue mais l'obscurité l'avait déjà effacée de mon regard.

Françoise Cartron

III - « Blue revenge »

Tout en tournant la cuillère au fond de mon café noir, je ne pouvais que sourire à l'évocation des souvenirs de hasard qui avaient émaillé nos rencontres. Mes pieds se réchauffaient doucement. Au loin, je l'entendais chantonner sous la douche. Le magazine ouvert sur la table bleu marine vomissait ses photos volées au gré des pages et les images s'envolaient au gré du tournis jusqu'à ces jours d'été.

Les cheveux en bataille, j'étais penchée sur les cartons de vêtements nouvellement arrivés. Les voix du magasin me parvenaient assourdies par tous les portants un peu en bataille en ce matin de réassort. La saison battait son plein. Le soleil était au rendez-vous et nous n'avions jamais autant vendu de pièces que cet été.

« Nami¹, tu veux t'occuper de Monsieur en cabine, s'il te plaît ? »

Mais bien sûr ! Je n'ai que cela à faire... Tout en soupirant je m'étais approchée du rideau turquoise.

« Tout va bien Monsieur ? Je peux vous aider ? »

— Non, ça ira. Non. Enfin, si... Mais je préférerais un homme !

— Euh... Oui d'accord... mais il n'y en a pas de disponible là. Vous savez, je peux aussi bien vous conseiller qu'un homme. Je m'y connais... Le patron me fait confiance, même pour les pros.

— Ce n'est pas le problème... Appelez-moi Marius ! C'est pour lui que je viens ici . »

Quel mal embouché celui-là ! J'étais vraiment vexée par son refus. Je ne supportais pas ce sexisme. C'est ainsi que je fis part au patron de sa demande du bout des lèvres.

¹ Nami : prénom Japonais qui signifie vague.

Il émit un rire bien masculin empreint de testostérone comme il en avait le secret. Il me gratifia d'une œillade complice tout en m'assénant une tape sur l'épaule. Rien qui puisse apaiser mon irritation et il le savait le bougre. Je retournai à mes cartons en espérant vite finir ce travail que je n'affectionnais pas particulièrement.

Je les entendais rire derrière le présentoir que je garnissais mais seul le murmure de leurs voix me parvenait. Je risquais de temps à autre un regard vers la cabine. Les combinaisons défilaient par l'entrebâillement de la tenture. J'imaginai déjà le travail de rangement qui m'attendrait quand ce client difficile serait parti. Il sembla enfin arrêter son choix sur un des modèles non seulement le plus cher, le plus performant mais aussi le plus stylé de la boutique. Monsieur avait des goûts de luxe et le portefeuille feuillu !

L'étoffe azurée encadra la silhouette trapue et voûtée d'un homme hirsute moulé dans le néoprène. Il semblait avoir un certain âge, ce qui m'étonna quant aux couleurs un peu voyantes sur lesquelles son choix s'était arrêté. Le jeunisme avait encore frappé. Je finis la mise en place des portants tout en chantonnant cet air à la mode que la radio nous bombardait depuis plus d'un mois. Il me restait trois heures à tirer et ensuite, à moi la liberté.

Les clients se succédèrent, les ventes aussi : Une belle journée finalement.

* * *

La mer était belle aujourd'hui, avec juste ce qu'il faut de rage et de douceur dans ses tangages. J'avais passé la barre et assise sur ma planche, un peu plus loin que les autres, à attendre « La Vague ». Je n'avais rien d'autre à faire que de contempler la palette extraordinaire qui se livrait à moi. Les bleus jouaient entre eux ; tantôt des reflets cobalt éblouissants irisés de ce bleu céruléen ; tantôt des verts grisés qui se laissaient noyer dans des verts émeraude éclaboussés de soleil. Le soleil frappait fort et le blanc de l'écume ne suffisait pas à rafraîchir l'atmosphère.

C'est là que je le revis pour la seconde fois. Enfin, je vis surtout sa combi sur Ma vague, en sens inverse et sans aucune maîtrise ni de son équilibre, ni de sa vitesse. En une fraction de seconde, il eut le réflexe de plonger tête première. Sa planche percuta la mienne mais ne me déstabilisa pas. Alors que je m'évertuais à éviter de percuter ce débutant, il fut emporté par le rouleau. Je finis ma vague tranquillement mais bien décidée à ramer pour rattraper cet énergumène et à lui faire une petite piqûre de rappel des règles en vigueur.

Marius, en pleine discussion avec un sauveteur, n'avait rien perdu du spectacle. Il siffla et me fit un grand signe pour le rejoindre. Je pestais. L'autre ne perdait rien pour attendre. Je les voyais tous deux qui riaient de bon cœur.

« Nami, ça va ? Alors, tu te fais des débutants aujourd'hui ? »

— Oh mais alors, celui-là... mais tu l'as vu ?

Dos à la mer, j'en profitais pour rattacher mes cheveux tout en écoutant leur conversation.

Je n'avais pas entendu arriver derrière moi cet étrange poisson trapu et coloré.

« Ah mais le voilà, notre ami ! Tu progresses mais tu t'attaques à du lourd, direct ! Même pas peur ! Je te présente Nami.

Nos regards se croisèrent et se toisèrent. Juste un petit signe de tête.

« C'est vous qui glissez si bien sur la lèvre de la vague ?

Sans clignoteur ? Pas mal pour une ... »

Marius l'interrompit tout de suite...

« ... une demoiselle, c'est notre meilleure surfeuse ; Mais tu as dû la croiser au shop ?

— Je ne pense pas, non. Je m'en souviendrais ! Je me suis occupée uniquement de femmes hier. Chacun son genre ! »

Il me décocha un regard de tueur de ses yeux bleus froids. Il s'éloigna sur le sable avec Marius.

Pierre qui riait toujours me décocha :

« Tu n'es pas très tendre avec notre étoile montante !

— C'est cela... Moque-toi ! Une étoile montante... N'importe quoi ! »

Au loin, il se retourna un bref instant.

Je m'éloignai en haussant les épaules et repartit à l'assaut des vagues.

* * *

Octobre terminait de s'ébrouer sous un pâle soleil. Marius nous avait dégotté un petit job pour l'entre saison ; un service pour un copain.

Alors que nous attendions tous les pieds dans l'eau froide depuis un moment, les « Leach » aux chevilles et les planches sous le bras, une silhouette épaisse sortit du buggy qui venait juste d'arriver. Nous étions tous attentifs aux dernières recommandations de Marius. L'autre nous rejoignit en courant. Le metteur en scène cria par-dessus le bruit des vagues :

« MOTEUR »

Nous devions tous sortir de l'eau en riant. J'étais la seule femme. Nous avançons en groupe vers la plage. Je me penchai un peu en avant pour mieux voir ce dernier arrivant.

Ses yeux saphirs emprisonnèrent les miens juste un instant, un demi-sourire plissa ses yeux.

Régine Michaux

IV - En noir et blanc

La vie est faite de coïncidences, de rencontres fortuites. De passage à Paris pour quelques jours, j'avais décidé de photographier les monuments célèbres, mais le mauvais temps qui sévissait depuis quelques jours m'en a empêchée. Au hasard de mes déambulations je suis sortie du métro Saint-Paul et me suis retrouvée dans le quartier du Marais. Je suis arrivée devant le majestueux hôtel Hénault de Cantobre qui date du 17^{ème} siècle. Ce magnifique bâtiment abrite la Maison européenne de la photographie.

Je poussai donc la porte de ce centre névralgique du 8^{ème} art. Ma passion ! Des photos en noir et blanc de divers endroits de Paris étaient exposées. À proximité d'un groupe de personnes, se trouvait un truculent personnage vêtu d'un costume vert bouteille agrémenté d'une rose blanche au revers de son veston. Ses cheveux roux ébouriffés lui donnaient l'air de Pierrot la Lune. Ses yeux noisette pétillaient de malice. Il avait une telle éloquence lorsqu'il parlait de son travail que j'ai été séduite par le personnage.

Ses idées bien arrêtées sur la photographie en noir et blanc (moi qui n'aime que la couleur) m'ont fait apercevoir des détails jusqu'alors inconnus et surtout invisibles pour une novice comme moi. Je me suis approchée de lui pour en apprendre davantage. Sa passion était telle que pendant les heures qui suivirent nous ne nous sommes pas quittés. J'étais hypnotisée par son charisme et ses connaissances et ne me lassais pas de l'entendre me prodiguer des conseils. Nous ne nous sommes séparés qu'à la clôture de l'exposition.

Le lendemain, je repartais sur Bordeaux, ma ville natale.

* * *

Dix années plus tard, après avoir suivi des cours pour me perfectionner dans l'art de la photographie, je réalisais à mon tour une exposition sur les différents travaux que j'avais effectués. Dans le choix de mes photos, je consacrais une partie de l'exposition aux monuments de Bordeaux comme le miroir d'eau devant la place de la Bourse, la cathédrale Saint-André, le Grand Théâtre et la Place de Bourgogne. Avec parmi ces photos en couleur quelques-unes en noir et blanc.

Mon exposition était située au cœur des Bassins à flot, dans le port historique du 19^{ème} siècle. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis entrer un curieux personnage vêtu d'un costume vert agrémenté d'une rose blanche sur le revers de son costume. C'était lui, je l'avais reconnu tout de suite malgré les années passées ! Je suis restée sans voix, le cœur serré, le ventre noué. Et là, je l'ai vu sourire devant mes photos. Je me suis approchée de lui et lorsqu'il s'est retourné, je l'ai vu surpris. Il ne s'attendait pas à me voir, car il ne connaissait pas mon nom. Étant un artiste reconnu, il visitait les expositions de ses condisciples.

Nous avons passé un long moment à discuter et commenter mes photos. Il m'a encouragée à persévérer. Selon lui, j'avais encore à apprendre, notamment sur les photos en noir et blanc (sa spécialité). Son œil aguerri remarquait toujours le défaut et la netteté de l'image. Il me quitta en me souhaitant bonne chance, et je le laissai là, retournant vers les visiteurs souhaitant que je leur explique mon ressenti au moment de prendre une photo et des conditions des prises de vue.

* * *

Deux années plus tard, je montais à Paris pour une exposition où plusieurs grands talents montraient leurs plus belles photos. Au gré de mes déambulations de la salle principale aux salles annexes, je le découvris, caché dans une alcôve. Toujours avec sa rose blanche accrochée au revers de son veston. Il était sombre, mélancolique, les traits tirés. Je me suis approchée de lui, il ne m'a pas souri. Ses yeux autrefois si vivants, si lumineux lors de notre dernière rencontre semblaient éteints. Il m'avoua, les larmes aux yeux, qu'il était entrain de perdre la vue.

Je partageai sa peine et le quittai en l'encourageant à venir me voir à Bordeaux, lui promettant, à défaut de voir, de sentir les embruns sur son visage.

Chantal Galland

V - MUGUETTE

Dans le compartiment feutré du Paris Austerlitz, je m'assoupissais dans la chaleur moite de cet été 1985, pour rejoindre mon bel amoureux qui m'attendait en gare de Toulouse Matabiau.

À Limoges, une petite métis et sa mère entrèrent dans mon compartiment, occupant soudain mon espace. J'oscillais entre le déplaisir de cette invasion et la joie de rompre mon ennui.

Je me décidai à un sourire bienveillant, d'autant plus que la petite fille s'assit face à moi, l'air décidé, avec un sourire éclatant qui sculptait dans son joli visage d'innombrables fossettes. Interpellée par ce visage engageant, je lui demandai son nom. La petite me regardait, toujours souriante, mais ne répondit rien. Alors que j'allais réitérer ma question, la mère intervint et me confia que sa fille Muguettes était muette. Gênée, je suis moi-même restée sans voix pendant un long moment.

Muguettes souriait toujours en m'observant. Cet examen me faisait baisser les yeux. Néanmoins, de temps en temps, j'affrontai ce sourire pour l'observer à mon tour. Les pupilles d'un noir profond, cerclées d'un liseré doré, pétillaient d'intelligence. Son tout petit nez bougeait souvent, moteur de ce visage mobile, dont les traits avaient cette finesse des belles latines. Une épaisse chevelure noire encadrait l'harmonieuse figure et venait flotter sur sa robe rose pâle. Je hasardai une autre question :

« Quel âge as-tu Muguettes ? »

Ce furent les petits doigts graciles qui répondirent ; j'en comptai 7. S'en suivirent quelques gestes bien mystérieux pour une personne comme moi, bien mal informée sur le langage des signes. Je me tournais donc vers la mère en guise d'interprète.

« Et toi ? vous demande Muguettes, avec mes excuses pour son impolitesse, ajouta-t-elle, l'air gênée.

- Pas de souci Madame, je suis enseignante et j'ai l'habitude de la franchise des enfants.
- 43, dis-je à Muguettes en articulant bien pour qu'elle puisse lire sur mes lèvres.
- Elle n'est pas sourde, précisa sa mère, juste muette. »

La petite secoua vigoureusement sa main, l'air de dire « qu'est-ce que tu es vieille ! »

La maman devint rouge vif, pensant avec angoisse à la traduction.

« J'ai très bien compris, Madame. Tu as raison ma petite, je ne suis plus très jeune. »

À partir de cet instant, le silence habita le compartiment. Mais nos yeux ne se quittèrent plus. Nous apprîmes à nous connaître ; notre regard glissait parfois vers l'extérieur, racontait ce qu'il avait vu et en riait comme quand le contrôleur avait maladroitement fait un trou dans le billet de banque caché sous le ticket de transport, repartant maugréant et confus. C'est avec

beaucoup de tristesse que je vis ma petite Muguette descendre en gare de Brive. Quelle gentille môme ! Moi qui n'avait que des garçons ! Calfeutrée dans mon siège vert bouteille, je me pris à rêver d'une petite lui ressemblant ; mais j'étais sans doute trop vieille pour cela !

* * *

Comme chaque année, de retour des vacances, le temps laborieux de l'école m'attendait de pied ferme. Et vive la rentrée !! Découvrir les nouveaux visages des pauvres bambins que j'allais consciencieusement maltraiter, plusieurs mois durant, était toujours un moment délicieux et excitant.

Ainsi, ce 2 septembre 1985, 29 regards un peu inquiets se posèrent sur moi, me scrutèrent. Bien sûr, du haut de mon estrade, j'en fis autant. Je ne saurais dire laquelle des deux reconnut l'autre en premier, mais la classe, interloquée, m'entendit m'exclamer : « Muguette !? ». Elle s'était déjà levée, se précipitant dans mes bras pour me déposer le plus furtif et émouvant baiser que j'eus l'occasion de recevoir, et repartit s'asseoir aussi vite.

J'étais surprise mais heureuse, même si je dus m'attaquer à l'apprentissage de la langue des signes. Malgré son handicap, Muguette était brillante. Notre relation fut des plus ordinaires, outre le fait que chaque matin, mon élève épiait mon arrivée avant de rentrer dans l'école, que chaque soir elle me raccompagnait à ma voiture pour me faire un petit coucou de la main. Muguette m'aimait. Muguette me protégeait. À la fin de l'année, je quittais cette école, laissant une Muguette plus sereine que ce que je redoutais.

* * *

De longues années passèrent, poussées par l'impitoyable temps de la vie. Une rage de dents me propulsa au cabinet d'un nouveau dentiste dont je n'avais entendu dire que du bien, à part qu'il n'était pas très bavard. Ce fut dans la salle d'attente qu'on se reconnut immédiatement et presque sans surprise ; Muguette me serra vigoureusement dans ses bras de jeune adulte, me fit entrer, et me tortura comme normalement.

Je ne la revis pas souvent, ayant de bonnes dents. Mais je suis maintenant certaine, même si j'ai changé de région, qu'au détour d'un jour de chance je tomberai, à nouveau, sur un joli brin de Muguette.

Isabelle Bernède

VI - L'Éthique du rocher

Il avait tellement plu ce matin-là sur Paris que les premiers rayons de soleil de l'après-midi invitaient à flâner. Sur le parvis de Notre-Dame un orchestre jouait.

Je m'assis près d'eux, plus attiré par leur gaieté que par leur musique. Cependant en les regardant j'eus l'impression de reconnaître parmi eux un homme grand, vêtu d'un jean et d'un débardeur blanc, qui les accompagnait à la guitare. J'écoutais les morceaux qui se succédaient en me demandant si je connaissais déjà cet homme-là. J'eus la réponse lorsque, à un changement de morceau, il s'éloigna un peu ; de profil je reconnus ses cheveux tenus par une

barrette qui lui donnaient une houppe et je fus encore plus sûr de moi lorsque je le vis attraper au milieu des affaires posées à même le sol un soubassophone et revenir vers le groupe pour en jouer.

Je l'avais rencontré pour la première fois aux Dentelles de Montmirail ; avec un groupe d'amis j'y allais régulièrement faire de l'escalade; j'aimais particulièrement ce site ; le calcaire y était franc et solide ; les plus belles voies couraient en face sud et, même au milieu de l'hiver, on pouvait y avoir chaud. Nous campions. Régulièrement nous y rencontrions d'autres rochassiers. L'un d'entre eux avait attiré notre attention ; le soir il accompagnait ses copains à cet instrument que je n'avais jamais vu, le soubassophone. Et il nous avait impressionnés le jour où il était monté en solo au mythique dièdre des Parisiens, sans corde et sans assurance. De la falaise d'en face nous avons suivi sa progression verticale, je gardais l'image d'un débardeur blanc sur le rocher gris.

Je n'étais qu'un piètre escaladeur, plus amoureux de montagne que de performance ; je me débrouillais à la guitare et j'avais eu envie de savoir qui il était. Nous nous étions trouvés. Il travaillait dans le service informatique d'une entreprise pétrolière. Et se consacrait surtout à la musique et à l'escalade. Il ne se mettait pas en scène, la houppe qu'il arborait déjà lui donnait juste une différence. L'escalade en solo était pour lui un prolongement de l'expérience en cordée. Il était picard. Il rêvait d'aller grimper dans les Andes et mettait de l'argent de côté pour ce voyage. Il parlait bien, prononçait des mots qui me touchaient, la vraie vie opposée à la vacuité du pouvoir, l'ascèse de la montagne, l'éthique du rocher ... Au fond je l'enviais ; je ne savais pas avoir les mêmes rêves. Mais il me disait que toutes les trajectoires de vie sont respectables.

Lorsque le groupe s'arrêta de jouer je m'approchai ; il me reconnut. Nous primes rendez-vous pour le soir dans l'établissement qui les hébergeait. Il avait fait son voyage en Amérique du sud dans une expédition qui montait au Fitz Roy. Il était allé jusqu'au sommet. Pour cette expédition il avait dû arrêter de travailler et n'avait jamais remis les pieds dans son entreprise ; depuis quelques années il vivait des tournées que son orchestre faisait dans le monde, la dernière au Brésil. Ils étaient un groupe connu et pour eux le parvis de Notre-Dame c'était une récréation. En même temps, à son compte, il réalisait des prestations informatiques et gagnait largement de quoi vivre. Il n'avait pas de famille. Il avait arrêté l'escalade et, en parallèle des tournées, avait entrepris des études en sciences politiques. Nous avons passé une belle soirée, complices.

Notre troisième rencontre eut lieu alors que je venais juste d'être nommé à la tête des services techniques de la ville de Nice ; pour terminer un chantier autoroutier nous devions creuser un tunnel de neuf cents mètres au nord de la ville ; les études de sol ayant probablement été trop succinctes nous nous retrouvions devant une difficulté ; la sagesse voulait qu'au lieu de construire ce tunnel nous nous contentions de faire une tranchée ouverte de la même distance. Cette solution présentait l'inconvénient de soumettre à un peu de bruit les populations environnantes mais répondait mieux aux normes de sécurité et préservait les finances du département. Alors que j'expliquais ma position au représentant du préfet, on nous annonça l'arrivée de l'attaché parlementaire du député; je le reconnus sans peine ; certes il avait forcé,

avait remplacé le débardeur par un polo mais avait conservé la couleur blanche ; je lui donnai mon avis technique et à demi-mot lui fis comprendre que je savais que ces terrains étaient proches des demeures d'édiles locaux mais j'insistai pour que leur importance personnelle n'empiétât point sur le domaine technique. Peine perdue ! Il annonça à tous que la solution technique du tunnel était, si j'ose dire, incontournable ! A nous de nous exécuter. Je passai ensuite quelques minutes avec lui. Il avait pignon sur rue dans le département, ce que je ne savais pas, étant tout récemment arrivé d'Alsace ; je ne tardai pas à réaliser qu'il avait beaucoup d'ambition et que pour la porter il s'était constitué un réseau d'amis influents. Et le soubassophone ? Et la troupe ? Cela ne représentait plus rien dans sa vie. Et finalement peut-être tout simplement du temps perdu.

Notre quatrième rencontre eut lieu dix ans plus tard. La Vésubie détruisait tout sur son passage, affalait les arbres, emportait les maisons. Les habitants étaient réfugiés sur la place du haut du village ; depuis plusieurs heures tous les volontaires, tous les services du département luttaient pour sauver ce qui pouvait encore l'être, pour retrouver les gens disparus, pour mettre des familles entières à l'abri. Trempés, épuisés, maculés de boue nous nous accordions un instant de répit, tentant de nous compter pour vérifier que nous n'avions aucun disparu dans nos rangs.

C'est alors qu'un bruit d'hélicoptère nous fit lever la tête et sur la place haute une alouette officielle se posa ; quelques officiels en descendirent ; au milieu de tout ce fracas l'un d'entre eux se détacha pour aller s'entretenir avec les rescapés ; le député ; sous la veste prêtée par les pompiers il portait un costume dont on voyait la chemise honteusement blanche ; il passa près de nous sans dire un mot, me reconnut-il ? Je n'en sais rien et cela m'importe peu ; nous n'appartenions plus au même monde.

Bernard Lefebvre

VII - Un jour peut-être

7 heures, vite je vais être en retard, on m'attend. Je vérifie une dernière fois mon sac à dos avant de le fermer : casquette, gourde, barre de céréale, coupe-vent, tout y est. Mes bâtons ! surtout ne pas les oublier, la marche dure 6 heures avec des dénivelés. Fin prête, lunettes de soleil sur la tête, je file au lieu de rencontre à 30 minutes de mon domicile pour cette randonnée annuelle. La fraîcheur du petit matin offre une lumière qui présage d'une belle journée automnale.

Je peine à trouver mes amis sur la Grand-Place de Saint-Geniès, lieu de rassemblement avant le départ. Beaucoup de brouhaha, de va-et-vient, chacun cherchant son équipe. L'envie de participer à cette belle aventure nous excite. Ah, je les aperçois. Nous sommes 7, tiens mais qui est cet homme au milieu d'eux ? Présentation faite par la sœur de celui-ci à mon approche :

« Mon frère Yann, venu pour cette fabuleuse marche, je lui en ai tellement parlé ! »

Le regard gris acier me transperce, accompagné d'un large sourire. Le teint buriné présage la vie au grand air de ce bel inconnu à la tignasse gris-blanc ébouriffée.

« Enchanté », me dit-il.

Me voilà rougissante et mal à l'aise.... Le départ donné nous démarrons calmement, ce n'est pas la peine de se précipiter, l'important est d'arriver avant 17h au contrôle, en se faisant tamponner notre badge à chaque village étape que nous traversons.

Le fameux Yann d'une haute stature marche devant nous avec discrétion, le pas allongé et souple, habillé plutôt pour la navigation avec son pull marin. Nous pérorons à deux ou trois sur la dernière série vue hier soir. Nous enchaînons avec les figues ramassées en grand nombre qu'on ne sait plus comment préparer. Il se retourne avec un rire guttural, puissant et communicatif, qui nous fait stopper net nos discussions bien frivoles.

« Non, non continuez, ça m'amuse beaucoup d'écouter vos échanges. Ma chère sœur enregistre bien car nous avons demain quelques kilos à préparer et il n'est pas question de ne faire que des confitures ».

Premier contrôle, première pause. Nous redémarrons par une montée caillouteuse dont on ne voit pas la fin. Je rythme mes pas et mon souffle, Yann attentionné avec tous propose un arrêt à mi-côte et nous offre des amandes bienvenues. Nous apprenons qu'il vit en Vendée et que les bois ne présentent aucune difficulté puisque tout est plat dans sa région. Arrivée en premier au terme de cette longue montée, je suis attendue par une pomme offerte de sa main.

« Tiens, ça va te donner un coup de fouet ».

Je remercie en rosissant de nouveau. Quelle gourde de se laisser ainsi impressionner par une banale attention. Ressaisis-toi ma vieille, pensai-je.

A mi-journée, pause agréable à Saint-Amand-de-Coly où nous attend un pique-nique périgourdin bienvenu. Les rillettes et le magret de canard posés en tranches fines sur le pain, la tarte aux pommes nous réconfortent agréablement. Yann assis à mes côtés — tiens, tiens ...— m'apprend qu'il est saunier à Noirmoutier et qu'il vient de livrer tout son sel récolté dans les œillets à la Coopérative maritime.

« Sacré métier, lui dis-je.

— C'est vrai, mais ce travail intensif dure la saison de printemps et d'été, le reste de l'année est plus calme. Travailler au grand air, parmi les oiseaux, l'air marin, un bonheur !

— Comme c'est étonnant, je connais très bien ce lieu et là où se trouvent vos marais, j'y retourne régulièrement. »

L'après-midi avance chaudement dans ce premier dimanche d'automne. Nos étapes faites en un temps raisonnable, fourbus, nous nous séparons, fiers de notre parcours réussi. Yann, en nous quittant, d'un long regard me propose de passer le voir la prochaine fois que je viendrai sur l'île et me donne ses coordonnées. Oserai-je le contacter

* * *

Au mois d'avril suivant, invitée pour une semaine sur l'île, nous décidons de déjeuner au port de l'Herbaudière, le seul restaurant ouvert à cette époque nous accueille, mes amis et moi-

même. Au dessert, s'assoient à une table proche de la nôtre quelques personnes auxquelles nous ne prêtons pas attention. Un rire rauque éclatant transperce la salle, je le reconnais immédiatement, me retourne. C'est lui ! J'y pense depuis mon arrivée et suis dans l'indécision totale d'appeler ou pas. Je suis muette et souris béatement, mon cœur s'emballe, nos yeux s'accrochent.

« Toi ici, mais pourquoi tu ne m'as pas appelé ? » me dit-il.

Je me lève, il vient vers moi, salue nos amis. Nous nous écartons.

« Je ne pensais pas du tout venir sur l'île aussi rapidement et j'hésitais à t'appeler.

— Ça me ferait extrêmement plaisir de te montrer le marais que j'exploite. As-tu un moment aujourd'hui ? Demain je suis à Nantes.

— Nous n'avons qu'une voiture et repartons également demain sur Paris ... A moins que tu ne sois occupé, nous pourrions y aller maintenant, mes amis viendront me chercher chez toi, je leur demande »

Quelques instants après me voici dans sa Méhari fatiguée, voiture emblématique de l'île, les courants d'air à tous vents me frigorifient rapidement mais j'affiche un contentement et un plaisir de me trouver seule avec lui. Décidément cet homme me subjugue et m'intrigue, j'aimerais le connaître un peu plus.

L'endroit est magique sous ce ciel gris, tourmenté. Les nuages se reflètent dans les œillets frémissants de petites vaguelettes soulevées par la brise grandissante. La salicorne accrochée sur le bord se balance au rythme du vent. Je m'évade, je rêve, je suis bien avec cet homme tout en retenue mais proche par son regard ; sa façon de me parler avec attention. Je l'écoute évasivement me décrire sa passion. Est-il libre ? Je n'ose lui poser la question. Nous entrons dans sa Cabane en bois bleu outremer encadrée d'un auvent blanc qu'il soulève. Là sur la tablette se vend le sel pour les touristes de passage en sachet d'un kilo ou plus. Nous sentons une émotion, un désir monter en nous quand dans cet endroit étroit nous nous retrouvons à l'abri de l'extérieur.

« Chouette cet endroit », nous crie Nadine en s'encadrant dans l'ouverture béante de la Cabane.

Surpris dans l'ombre naturelle que faisait ce refuge, nous apparaissons la mine contrite d'être aussi vite dérangés dans une intimité, une approche qui se présageaient. Mes amis, insouciant de ce que nous ressentons, le pressent de questions sur ce qu'ils voient du marais. Le regard triste du peu de temps passé ensemble et de pensées non formulées par pudeur, nous nous séparons à regret. Nous reverrons-nous ?...

* * *

Régulièrement je me rends à Nantes, berceau de mon enfance, pour profiter de ma famille et des amis. Ce mois d'octobre est doublement triste, le temps pluvieux installé depuis plusieurs jours et ma tante hospitalisée en soins intensifs dont la fin est proche. Cela fait deux jours que nous nous relayons afin de l'accompagner au mieux et soulager notre unique cousin qui n'en peut plus de fatigue. Pendant les soins, dans le couloir nous marchons avec ma sœur de long en large. Arrive vers nous une silhouette que je reconnais immédiatement à sa chevelure ébouriffée, le regard préoccupé, Yann. Il s'arrête, surpris, me regarde, une grande tristesse

envahit ses yeux. Il se précipite dans mes bras et les yeux remplis de larmes m'annonce que sa femme est dans ce service.

« Et toi, que fais-tu ici ?

— Ma tante », dis-je.

Nos regards s'accrochent, les mots ne sortent pas, que dire...

Nos mains se serrent, la chaleur s'y répand, elles se lâchent. Le temps doit faire son chemin. Une lumière, si faible soit-elle, un espoir, un jour peut-être possible.

Catherine Seguin

VIII - La boucle orpheline

Je m'appelle Marie, je travaille comme serveuse dans un restaurant italo-français de Manhattan, le « Paris-Milano ». Nous sommes le 3 novembre 1985. Ce soir, le couple de Canadiens français qui gèrent l'établissement est absent. En cuisine, les batteries bouillonnent et s'entrechoquent dans un ballet joyeux. Les brûleurs du piano sont tous allumés et une chaleur tropicale assiège progressivement le petit local. Le cuistot mexicain, José, essuie d'un revers de manche son front perlé de sueur. Je l'aime beaucoup José et je l'admire. Il ne se plaint jamais alors que les 14 ou 15 heures de travail quotidiens aux fourneaux pourraient le rendre ronchon, au contraire un sourire à demi édenté éclaire très souvent son beau visage indien. Comme tant d'autres sud-américains condamnés aux coulisses dans ce pays, il a quitté le sien il y a plusieurs années, parcouru des centaines de kilomètres à pied, en camion, traversé de nuit la grande rivière le ballot sur la tête pour échouer sur cette île où le travail au noir est fréquent. Il est condamné à garder ce statut précaire. Apprendre l'anglais lui permettrait d'envisager la vie au grand jour mais il n'a pas le temps pour cela. La famille de José reçoit plus de la moitié de son salaire chaque mois. Ainsi des millions de réfugiés ont tenté leur chance dans cette attrayante cité depuis l'époque des grandes famines. Très vite surpeuplée de main-d'œuvre bon marché, « la ville debout », plaque tournante de la Finance, rehausse siècle après siècle le pinacle de ses temples de la révolution industrielle, se construisant aux dépens d'innombrables communautés clandestines.

Mais je reviens à la vapeur ambiante qui enveloppe les toques de coton blanc et fait paraître gris les visages brillants penchés au-dessus des grandes cuves prêtes pour la cuisson. Les deux commis se faufilent, agiles et concentrés sur leurs tâches comme pour la préparation de cette sauce tomate réduite plusieurs heures pour en extraire les sucs, pour en rougir la texture sans jamais la laisser brûler.

« Un parmigiana, deux osso-buccos pour la 7 ! » lance le chef en posant les assiettes sous la salamandre. Un long smoking bordeaux apparaît, réveillé par un nœud papillon vert Formose, le visage impassible aux moustaches de griffon bien peigné ne révèle aucunement l'humour qui s'y tient tapi ! Jay, c'est mon complice serveur, avec lui, le travail en salle est une vraie parade et une réelle partie de plaisir ! Chaque soir, nous portons des vêtements vintage chinés au marché aux puces du Market Square sur Broadway. Boutons de nacre, voilette ou dentelles « relookent » le décolleté trop sobre alors qu'une mèche de cheveux ostensiblement surlaquée

de vert dévie légèrement le classicisme du chignon tiré et révoque l'austérité de l'ensemble en lui donnant la touche fantasque inhérente à toute tenue branchée de la Big Apple.(2)

Ce soir, Jay détaille ma tenue d'un regard satisfait. « J'aime beaucoup quand tu relèves ta belle crinière d'ébène » me dit-il avec emphase, replaçant une mèche rebelle derrière l'oreille... « Tu vois, comme ceci, on peut enfin admirer ton joli croissant de lune, la délicate tâche de naissance qui te singularise... ». Je rougis, sa sensibilité me touche et dans le même temps, je n'aime pas exposer ce petit croissant marron qui s'est invité de son plein gré sur ma jugulaire dès ma conception !

Le flux des convives s'intensifie. A chaque ouverture de la grosse tenture de velours rouge qui sert de sas entre la nuit froide du boulevard et l'intime chaleur du restaurant, les voix fraîches et réjouies du dehors se transforment d'un coup en murmures feutrés. Non seulement le dehors ne s'engouffre pas avec les dîneurs mais il est tout de suite congédié pour faire place à l'atmosphère cosy et chaleureuse qui baigne la salle constellée de bougies qui se reflètent dans les miroirs muraux.

Un trio apparaît, les trois personnes absorbées par leur conversation s'asseyent à la première table venue sans attendre la serveuse que je suis. Jay accoste néanmoins les clients avec un sourire amical. Lorsqu'il revient en cuisine, ses yeux brillent comme ceux d'un enfant. « Tu sais qui tu vas servir à la 9 ? » Devant mon air étonné, il ajoute : « Vas-y... prends ton temps pour leur glisser le menu.»

Intriguée, je m'approche de la table et après avoir souhaité la bienvenue, je tends le menu à la seule personne qui me regarde. Elle porte un petit bonnet noir brillant qui épouse parfaitement la forme arrondie de la tête. Des mèches dorées tirant sur le roux s'étalent en delta sur le large col en tweed fauve de son tailleur. Son regard s'illumine en même temps que son sourire lorsqu'elle perçoit que je ne suis pas américaine. « Ooh ! J'adore votre accent français », me dit-elle en fronçant légèrement le nez et en rajustant de fines lunettes dorées. Je ne parvenais effectivement pas à déguiser mon accent du sud-ouest mais j'y avais renoncé dès que je m'étais aperçue que les « tips » (3) laissés par les hôtes charmés étaient bien supérieurs aux pourboires de mes collègues. Cet avantage compensait la frugalité de la vie que je menais depuis plusieurs mois dans cette ville à certains points de vue phagocytante.

La dame assise à côté de cette rayonnante personne me dévisageait étrangement alors que j'énumérais avec maints détails gourmands les suggestions du jour. Elle portait des boucles d'oreilles suspendues juste sous le lobe rosé et leur transparence chavirait entre le bleu lagon et l'orange mandarin. Les cheveux noirs glissés sous un peigne en écaille étaient rassemblés sur une seule épaule et son fin tricot de laine noire rehaussait la blancheur de sa peau. Son beau visage était tiré, fatigué. Son regard bleu posé sur moi m'enveloppait dans son mystère. Il me semblait que ses yeux fixaient mon cou dénudé en s'attardant sur l'éphélide, l'aspérité lunaire de mon épiderme. Elle toussa discrètement dans un mouchoir caché au creux de la main. Je me sentais mal à l'aise, un sentiment inhabituel m'envahissait et je laissai les trois convives faire leur choix.

De retour à l'étuve où s'activait fébrilement José et toute la clique hispanophone, Jay m'accrocha le bras : « Alors, tu l'as reconnue, sans tes lunettes ? » gloussa-t-il avec malice. « Heu non, pas vraiment », lui répondis-je. « Mais... c'est Meryl Streep, l'actrice ! » s'exclama-t-il, les yeux arrondis. Après un silence incrédule : « Sophie's choice, tu n'as

pas vu le film? » Il poursuivit plus calme « Elle est déjà venue dîner ici, au début de l'ouverture. » Je lui demandai : « Et cette belle femme qui l'accompagne ? » « C'est une peintre assez connue à New-York, elle n'est pas américaine... française, je crois ». Puis, baissant légèrement la voix, confident : « Le grand dégingandé, c'est l'imprésario, il s'appelle Donovan... j'adoore ce nom ! Il est gay... bel homme, tu ne trouves pas ? » Susurra-t-il, battant des cils en tapinois.

« Jay... mesa tres ! » rappela José d'une voix impatiente. A ces mots, Jay bondit sur les trois assiettes, il les équilibra adroitement sur l'avant-bras et s'en fut en me lançant un regard taquin. Lorsqu'il revint, il s'était octroyé d'autorité la table 9, jugeant que ma jeune personne plutôt « provinciale » n'allait pas savourer le service exceptionnel, inédit auprès de la star de cinéma. « Je te revaudrai ça, Mary... tu ne m'en veux pas ? » Je n'en pris aucun ombrage et je m'appliquai consciencieusement à la table d'une famille nombreuse ! Plusieurs fois durant le service, Jay s'arrêtait pour me regarder intensément, l'air contrit de quelqu'un qui veut se faire pardonner. « La peintre, elle m'a demandé de quelle région tu venais... Je lui ai dit qu'elle pourrait te le demander avec le dessert...? »

Accaparée par la famille insatiable, je voulais pourtant en finir au plus vite, mais lorsque j'eus servi la dernière « cassata », le trio était sur le départ. J'avais senti les yeux de la française me suivre tout au long du rush habituel autour de 20h. Elle me fit un petit signe de la main et son sourire qui se voulait joyeux disparut derrière la lourde tenture plissée. En débarrassant la table 9, je découvris à demi cachée par la serviette une boucle d'oreille, orpheline de la paire de dormeuses, je la reconnus tout de suite.

Le lendemain, je n'étais pas de service et Jay me raconta que la propriétaire du bijou était venue en personne et avait laissé un pourboire conséquent à mon intention. Je restai longtemps intriguée par le souvenir de ce sourire étrange, un peu indiscret qui avait fait naître en moi une onde d'émotion presque intime, éveillant un sentiment que je ne reconnaissais pas, comme lové au creux de mon histoire, à mon propre insu.

Le temps passa, je changeai plusieurs fois de restaurant, cherchant à me rapprocher des studios de danse où je suivais les cours en journée. Puis, je déménageai encore, nouveaux colocataires, nouvel atelier corporel, entraînée par une sorte de boulimie de l'inconnu comme un enfant impatient d'essayer chaque attraction du manège, je voulais tout vivre, multiplier les expériences. Comme je le pressentais, mon temps était compté dans la mégapole... « Si belle qu'il l'a nommée deux fois...(4) »

Je marchais ce soir-là le long de l'Hudson River, le périphérique tel un ruban de lumières vives glissait d'un passage clouté à l'autre, les feux allumés des taxis miroitaient sur le bitume froid et humide. Le fleuve charriait de gros blocs de glaces épars transportés depuis sa source, le Lac « Tear of the clouds » (5) dans les Monts Adirondacks au nord de l'état de New-York jusqu'à la « Lower New-York Bay » où ils iront se perdre dans l'océan Atlantique. L'hiver était rude cette année, il s'attardait sur les berges, le vent glacial quadrillait les rues de Manhattan, s'engouffrait dans cet échiquier de béton et pulsait la bise du grand nord d'un bout à l'autre de l'île.

J'avais rendez-vous avec Jay au Dobson's café, un coffee shop branché où j'avais travaillé deux mois auparavant sur Lexington Avenue et la 86^{ème} rue. Mon ami y travaillait et j'avais hâte de le revoir ainsi que les serveurs farfelus de ce repaire d'artistes ! Plongée dans mes

pensées, perchée sur le bord du trottoir, prête à traverser, je ne vis pas de suite le couple installé sur la banquette arrière d'un taxi arrêté au feu rouge. Je me trouvais à moins d'un mètre du « cab »(6). La dame assise près de la fenêtre, côté fleuve, se lissait les cheveux d'une main distraite, je la reconnus aussi à sa boucle d'oreille en pâte de verre liquéfiant le bleu et l'orange dans la fragile lumière du réverbère. Son visage se tourna vers moi au moment où le véhicule jaune et noir démarrait dans un souffle rauque. Je restai immobile, prisonnière de la vision qui venait de me saisir comme 4 mois auparavant entre deux tentures de velours rouge. Je ne sais si elle me vit ce soir-là, emmitouflée, la capuche resserrée sur mon visage bridé de froid... Sans doute que non. Je gardai son image, dérobée une seconde fois au hasard de la vie comme une énigme à protéger.

A la fin du printemps, j'allais mettre entre parenthèses la vie intense et nomade que je menais sous les gratte-ciel. Je venais d'acheter un billet de retour pour la France, ma sœur aînée avait insisté pour me revoir le jour de ses noces. Un mois tout au plus dans la famille m'aurait donné une impatiente envie de m'immerger à nouveau dans la trépidante « ville debout »!

Quelques jours avant mon départ, je prenais un verre avec des amis et l'un d'eux me parla d'un vernissage où exposaient ce même soir plusieurs artistes plastiques. Il nous communiquait son enthousiasme et sans hésiter nous marchâmes les quelques blocs jusqu'à la galerie. Les gens étaient agglutinés autour de quelques personnes chargées de plateaux de verres. Mousseux et jus de fruits attiraient les lèvres volubiles. Je n'avais pas soif. Parmi les nombreuses œuvres exposées, aquarelles, huiles et sculptures, je choisis de suivre les murs blancs ponctués de petites fenêtres s'ouvrant sur un univers singulier... De toute évidence, le ou la peintre avait fait le choix du bleu, mêlant les sangs de cette couleur à la matière huileuse du rêve tout en y glissant le blanc dans son évocation du manque et du silence. Je me retrouvai devant une peinture mélancolique, une silhouette de femme s'arrondissait sur un ballon qui semblait faire partie d'elle-même. Le cercle lumineux était l'élément central de la peinture, une fenêtre grande ouverte sur la campagne apportait une respiration à l'ensemble du tableau qui semblait contenir une douleur maîtrisée.

« Vous aimez ce tableau Marie ? ». Une main posée sur mon épaule, elle me regardait tendrement. C'était elle, la dame française du restaurant. Je ne sursautai pas, comme si sa présence allait de soi et que je m'y étais préparée secrètement. Ma réponse se mêla aux rires des copains qui venaient de nous rejoindre. Je pus voir qu'elle était déçue par cette incursion mais personnellement, je ressentis un certain soulagement, tout cela me bouleversait sans pouvoir comprendre pourquoi.

Lorsque nous partîmes, j'expliquai néanmoins que je prévoyais de revenir au bout d'un mois avec la perspective de décrocher un contrat de travail officiel dans une école privée de Manhattan. Elle me regarda longuement puis sourit et m'embrassa affectueusement.

Je ne revins jamais à New-York, un beau jeune homme décrocha le pompon du carrousel de mon cœur, et mes projets de vie à New-York prirent peu à peu une teinte surannée.

Un matin, je reçus un colis bien ficelé. A la vue des timbres verts à l'effigie de l'aigle U.S, un pincement de cœur confirma mon pressentiment. A l'intérieur, deux cadres bleuissaient l'ombre du papier blanc. Le premier était celui que j'avais admiré à la galerie, le second représentait une sphère brillante suspendue dans un ciel de nuit, on pouvait ressentir l'espace

que parcourait le globe en s'éloignant vers l'infini. Ces deux œuvres se complétaient, la deuxième symbolisait une naissance, une libération.

Une lettre avait été glissée au dos d'un des tableaux, en tremblant légèrement je la lus.

Ma chère Marie,

J'ai pu avoir ton adresse grâce à un ami que nous avons en commun, Collins. J'espère que tu ne m'en voudras pas pour cette indiscretion... Le temps passe et je me rends à l'évidence que tu ne reviendras pas à New-York. Je décide de t'écrire aujourd'hui, comme l'on se jette à l'eau dans un épais brouillard. Avant de poursuivre la lecture de cette lettre, je te demande Marie, de prendre le temps et de respirer profondément tout comme moi, lorsque j'ai compris qui tu étais. Lorsque je t'ai vue au restaurant, j'ai entendu cette voix en moi qui disait... c'est elle ! L'émotion était tellement intense que je ne pouvais m'asseoir en face de toi et te parler... oui, te parler... enfin ! Mais aurais-tu accepté de me rencontrer si tu avais su qui j'étais alors ?

Notre première rencontre ne date pas du mois de novembre il y a deux ans déjà, dans ce restaurant italien. Je t'ai regardée pour la première fois le 12 juin 1965 à la maternité de Bordeaux. Sous ta délicate oreille droite, la vision du petit croissant de lune s'est gravée dans ma mémoire et j'y ai vu le signe d'un lien inaltérable. En plongeant dans ton regard bleu, une grande faille s'est douloureusement ouverte en moi pour toujours.

Avant de t'écrire cette lettre, j'ai fait des recherches sur ton lieu de naissance ainsi que sur ta famille d'adoption, je ne voulais rien laisser au hasard même si c'est lui qui nous a menés l'une vers l'autre. Je me suis assurée que tu connaissais la part essentielle de ta naissance. Tu as été entourée de l'amour d'une famille. J'espère que les raisons qui ont cruellement décidé de ta naissance sous secret ne terniront pas ton bonheur de vivre et peut-être me réhabiliteront dans ton cœur. Je ne recherche pas ton amour, tu es libre de me juger... J'ai vu dans tes yeux l'âme si belle qui t'habite et je rends hommage à la famille qui t'a aimée.

Tu n'as jamais quitté mon esprit Marie, la peinture m'a aidée à exorciser la souffrance, pourtant, la culpabilité ne m'a jamais quittée. Par cette lettre, je n'ai pas la prétention de vouloir te guérir de cet abandon aux premières heures de ta vie, il y a des histoires qui ne peuvent s'écrire... aussi je voudrais te revoir, te parler, t'écouter surtout, te dire que tu es restée ma seule enfant et ce vide gardé au fond de moi était la seule chose qui me parlait de toi.

Pardonne-moi de te rendre fragile, la vie bascule en un instant dans une salle douillette de restaurant et bouscule la mémoire, puis c'est le vertige de la vérité qui resurgit. Je ne désire pas t'obliger, chère Marie, réfléchis le temps qu'il faudra.

Je joins à cette lettre l'argent pour un billet d'avion, je suis dans l'impossibilité de venir vers toi car mon état de santé ne me le permet pas ...

La fin de la lettre ne s'appesantit pas sur sa maladie. Tout est dit ou presque et dans le chaos de cette révélation je me sens tout d'un coup exister. L'acuité de cette prise de conscience me relie instantanément à la source de cette déchirure qui m'a épargnée jusqu'à présent. J'avais toujours pensé que cette femme n'avait pas eu le choix. Je décidai sans hésitation d'accepter l'invitation du voyage.

Mais le temps a une fois de plus resserré son étreinte, et Adeline, ma mère originelle s'en est allée vers d'autres bleus. J'aurais aimé tenir sa main à la place de cette dernière lettre, la mise au jour de sa propre histoire de jeune fille de 15 ans. Je n'ai pu écouter ses beaux yeux nous raconter il y a 20 ans.

Ce beau matin d'été, je porte les boucles dormeuses et mon cœur bat très fort en allant à la rencontre de ce père que je ne connais pas.

Le soleil, dans le haut du ciel, est comme une sphère brillante qui échappe au bleu de l'infini.

Françoise Ravet

- (1) « *Grosse pomme* », surnom donné à la ville de Manhattan par un chroniqueur hippique des années 20.
- (2) *Pourboires dans les cafés, hôtels, restaurants aux Etats-Unis. Ceux-ci sont pratiquement le seul salaire assuré pour l'employé(e).*
- (3) *Sinatra dans sa chanson célèbre : « New-York, New-York... »*
- (4) « *Larme de nuages* », nom Indien pour désigner le lac où l'Hudson River prend sa source.
- (5) *Taxi en jargon new-yorkais.*

IX - Cerf lui.

Au loin, cinq heures sonnent au clocher. Ce soir, comme tous les soirs, mes pas m'emmènent sur ce chemin blanchi par le sable. La forêt s'étend langoureusement sur la droite de la serpentine. En face, le ciel embrasse le flanc de la colline qui se perd entre le cuivre flamboyant et le rouge profond. Un silence étreint la force tranquille du couchant immuable. Les parfums de mousses profondes exaltent celui des champignons éparpillés. Ça et là, quelques tranchées de chaleur voyagent au gré des arbres, apaisant les bruissements légers des dernières feuilles. Mes yeux épient les entrechats des branches sans y trouver trace de celui qui hante mes promenades.

La magie de l'instant est ainsi faite. Alors que je voyageai en voiture à l'heure où les chiens et les loups sont chats gris, j'ai soudain vu tomber du ciel une chose sombre juste devant mon charroi. De surprise, je criai et freinai brusquement. Après quelques instants de stupeur et comme rien ne bougeait à l'extérieur, je me décidai à mettre le nez dehors. Dans la lueur des phares, un frêle animal se tenait à peine sur ses pattes. Ce que je pris pour un petit chevreuil me regardait chancelant, ébloui et aussi stupéfait que moi de se retrouver dans cette situation. Un grand talus rocheux se trouvait sur la gauche du chemin et à bien y regarder, l'animal avait sans doute dû glisser de là-haut sur le chemin, laissant l'impression d'arriver de nulle part. Il était beau comme une gravure. Ses grands yeux cerclés de noir. Son pelage semblait doux. Seule une petite langue blanche en forme de goutte d'eau autour de l'œil gauche venait

troubler le brun noisette du pelage. Après quelques instants, j'avançai vers lui. Terrorisé, du haut de ses pattes grêles, il essaya d'esquiver l'approche d'un pas chancelant. Son instinct lui dictait la fuite mais son regard se noyait dans mes yeux. Nous restâmes un long moment ainsi à nous regarder, nous toiser. J'hésitais à avancer, peur de l'effrayer, de le blesser plus encore. Lui sans doute, ignorant la cruauté des humains, perdu dans ce trop de lumière et dans l'incongruité de la rencontre, atermoyait entre le partir et le rester. Peut-être était-ce la première fois qu'il se trouvait éloigné de sa mère. Je scrutais les arbres au-dessus de la roche, croyant y déceler un regard inquiet de biche, mais rien ne semblait briller au tréfonds de la noirceur. Le chemin était désert dans ce bois, je me permis de m'octroyer la liberté de prolonger notre rencontre tant que l'animal n'avait pas repris ses esprits ; ce qui semblait s'éterniser. Je me gardai bien de le toucher même si la tentation était grande. J'eus l'idée de claquer des mains. Il ne bougea pas, seuls les clignements des yeux accompagnaient le rythme de mes applaudissements. Je me mis à rire seule au milieu de ce bois devant ma voiture, porte ouverte, à tenter de faire déguerpier cet animal mélomane. Ni ma voix, ni mes claquements, mes pieds qui battaient le sol ne le décidaient à reprendre sa progression. Je finis par reprendre la route, donnant quelques coups d'accélérateur et de klaxon. Finalement mon « Bambi » décida de se mettre en chemin tout à la douce. Il finit par trouver une trouée sur le bas-côté et la forêt reprit ses droits en l'engloutissant. Je poursuivis mon voyage toute étourdie par cette rencontre autant inattendue qu'inespérée.

Quelques années plus tard, lors d'un dîner avec un ami photographe amateur, il me fit l'immense plaisir de me faire découvrir sa collection de clichés animaliers. Des heures et des heures patientes d'attente lui avaient permis d'immortaliser là, un envol d'une chouette des marais, ici, un papillon multicolore en amour avec une sauge ou bien encore un vol de rapace dans des gorges voisines. Chaque image racontait une histoire fabuleuse. Nous sirotions notre verre de vin au gré des aventures rocambolesques qui accompagnaient chaque photo. Sa passion gagnait mon imagination, y faisant naître senteurs, couleurs, sensations.

Alors qu'il me narrait comment il avait pu capter, au moment du brame, l'instant d'un face-à-face entre deux cerfs, quelle ne fut pas ma surprise d'y retrouver mon apparition céleste. Il était là, droit et fier, gonflé de jeunesse, campant sur des jambes solides, les nasaux enflés, la bouche soufflée par le cri sonore de toute sa masculinité, l'œil cerclé de blanc vif et pétillant de défi, perçant celui de son aîné. Je restai époustouflée de cet heureux hasard et je racontai à mon ami les arcanes de notre première rencontre. Devant mon visible émoi, il me rassura sur l'issue du combat. La fraîcheur du cadet l'avait emporté sur la maturité de l'ancien.

Depuis lors, j'arpentais les sentiers des bois environnants avec le secret espoir de le revoir.

Alors que ce dernier jour d'automne s'étirait, ma ballade touchait à sa fin. Il me restait à traverser la pinède qui me conduirait jusqu'au grand pré déserté par les vaches en cette saison. De là, il me resterait à crapahuter sur les flancs de la chênaie et je retrouverais le chemin du ruisseau qui me conduirait jusqu'à la maison. Il ne fallait plus tarder, le soleil avait été avalé par l'horizon, la lumière nous quitterait bientôt. Mon fidèle bâton dans une main, l'autre dans la poche de mon pantalon où la douceur des châtaignes flattait ma paume, je me perdais dans les souvenirs qu'égrainaient mes pas. Tout à coup mon chien se figea queue droite, les oreilles

aux aguets, la truffe au vent. Je le retins par le collier. J'étais presque arrivée à l'orée de la sapinière. Mes pas s'enfonçaient silencieusement dans la mousse épaisse. J'étais encore à couvert et sauvée par un vent contraire, je réussis à m'approcher d'un petit troupeau sauvageon. Ils broutaient tranquillement, il devait y avoir au moins 6 bêtes. Je m'accroupis derrière un fourré épineux et intimai le silence au chien que j'obligeai à s'asseoir à mes côtés tout en gardant une main sur son collet. Deux biches, quelques petits et un peu plus loin, un cerf. Soudain, malgré notre immobilité, une des biches releva la tête et la tourna dans notre direction. Je retins mon souffle mais dépassé par son instinct, Largo jappa en trépignant. Cela suffit à les mettre en alerte. Toutes les têtes se relevèrent et, obéissant à un signal muet, ils se mirent en mouvement lentement. L'espace d'un instant j'aperçus l'œil blanc qui me fixait. Les femelles et les jeunes couraient déjà vers la forêt pour se mettre à l'abri. Tout s'immobilisa le temps d'un regard intense. Puis la fuite, le galop et le vide de l'étendue verte. Le chien qui m'échappe. Je me relève étourdie par le temps suspendu d'un dernier regard. Sans doute ne le reverrai-je plus jamais.

Les aboiements du chien au lointain rythment l'avancée de mon corps émerveillé sur la pente abrupte où s'endorment les chênes. Je m'arrête au sommet essoufflée mais sereine. En me retournant, j'aperçois le fantôme inquiétant et sombre des bois qui s'éveillent à une autre vie. La chouette appelle déjà au loin et la première étoile brille dans le mauve poudré céleste. Le craquement des branches juste derrière moi me rassure ; mon fidèle compagnon m'emboîte le pas.

Là-bas, la fumée s'échappe de la silhouette noire de la maison qui se découpe sur la nuit tombante. Il fraîchit le long du ruisseau mais j'ai chaud au dedans. Ce soir nous grignoterons des châtaignes au coin du feu à défaut d'avoir trouvé des chanterelles.

Régine Michaux